

devenir formidable, irrésistible. D'autant plus à redouter qu'il s'agit d'une force incontrôlée, inconsciente, obéissant à ses lois propres, et qui ne sait pas elle-même où elle va. Ainsi apparaît au bourgeois le mouvement autonome des masses.

Mais il a trop peur de cette force de la nature pour en oser parler. Il redoute par trop, en l'appelant par son nom, de faire prendre aux *bras nus* conscience de leur puissance collective. Lorsqu'il lui arrive, avec combien de précautions, de l'utiliser à ses propres fins, comme cela s'est produit au cours de la Révolution française, il s'applique, tout en jetant quelques fleurs au peuple, à minimiser la part prise par lui dans la lutte : avouer qu'il n'a pu venir à bout de ses adversaires qu'avec l'aide de ses esclaves serait humiliant ; révéler que, réduit à ses propres moyens, il eût été faible et impuissant serait dangereux.

Mais quand le mouvement des masses ne se laisse pas utiliser, quand il entre en lutte ouverte avec le bourgeois, alors ce dernier essaie de réduire l'importance de son redoutable adversaire. Il le défigure, le couvre de boue. Il le désigne par les mots de « populace », « éléments troubles », « pègre des grandes villes », ou bien il présente ses manifestations comme non spontanées, comme fomentées par des « meneurs ». Vaines injures ! Ses claquements de dents le trahissent et nous révèlent qu'il sait fort bien ce dont il s'agit.

Quand le bourgeois a cessé de trembler devant le mouvement autonome des masses, il affecte plus ou moins de l'ignorer. Comme cette force est anonyme, comme elle ne laisse pas dans l'histoire des traces nominatives, il lui est assez facile, après coup, de la passer sous silence ou d'en minimiser le rôle.

Qu'est-ce au fond que le mouvement autonome des masses ? Simple, comme tous les phénomènes de la nature, élémentaire comme la faim ou le désir sexuel, il a pour moteur l'instinct

de conservation de l'espèce, le besoin de subsister, l'intérêt matériel. Les travailleurs se mettent en mouvement, sortent de la passivité et de l'automatisme du geste quotidien, se groupent avec leurs compagnons de labeur, non parce qu'ils ont de « mauvais instincts », non parce qu'un « meneur » les y excite, non pas même parce qu'une pensée consciente les enrôle à son service et les fanatise, mais, tout simplement, parce que les pousse la nécessité d'assurer ou d'améliorer leur subsistance. En un mot, ils se lèvent pour du pain. Quand se lèvent-ils ? En quelles occasions ?

Le mouvement autonome des masses existe à l'état latent, souterrain, d'une façon permanente. Du fait même qu'une classe en exploite une autre, la classe exploitée ne cesse d'exercer une pression sur ses exploités afin de tenter de leur arracher une ration alimentaire un peu moins congrue. Mais cette pression, dans les périodes creuses, est sourde, invisible, hétérogène. Elle consiste en faibles réactions individuelles, isolées les unes des autres. Le mouvement des masses est atomisé, replié sur lui-même.

Dans certaines circonstances, il remonte à la surface, il se manifeste comme une grande force collective, homogène. Que s'est-il passé ? L'excès de misère a fait pousser à chacun des exploités un cri si haut que tous les exploités se sont entendu crier ensemble ; et l'unanimité de ce cri leur a donné du courage, confiance en eux-mêmes, les a soudés en un bloc ; ou bien certaines circonstances accidentelles leur ont ménagé une occasion de revendiquer collectivement. Ainsi, à la veille de la Révolution de 1789, la mauvaise récolte de l'année précédente, aggravant la misère permanente des masses laborieuses, leur avait arraché une protestation simultanée ; et la convocation des états généraux leur avait permis d'exprimer leurs doléances communes en des cahiers revendicatifs.

C'est le caractère à la fois précis et limité de son objectif (la lutte pour la survie) qui confère au mouvement des masses son autonomie. Inconscient, il diffère de tous les